

Thomas, qui lui servait de chaperon à l'autel, dut le rappeler à ses sens . . .

Il perdait rarement la tête, lui, l'excellent garçon.

— Mon vieux, dit-il . . . *ton chien est mort ! . . .* Filons ! . . . C'est le bon temps.

Et, passant son bras sous celui de son complice, il l'entraîna rapidement vers la rive, où la chaloupe du *Marsouin*, toute pavoisée et montée par deux matelots en grande tenue, attendait les mariés.

Bien que les oreilles lui tintassent de mille rumeurs imaginaires, Gaspard, en passant près d'un groupe formé d'une jeune fille et d'un enfant, entendit toutefois une voix de femme qui lui disait avec un mépris écrasant : " Cain ! "

L'enfant, lui, ôta gravement son chapeau, et salua jusqu'à terre. C'était Wapwi, qui se vengeait à sa façon.

Mais tout cela ne prit que le temps de le dire . . .

Thomas commanda aux matelots, après avoir fait entrer Gaspard dans l'embarcation et s'y être installé lui-même :

— A la goélette ! . . . et plus vite que ça !

Bien que fortement intrigués de ne pas voir la mariée accompagner son nouvel époux, — ainsi que la chose avait été arrangée, — les mathurins poussèrent au large et se prirent à ramer en cadence, sans faire aucune observation.



Non ! non ! non ! dit Suzanne. — Page 187, col. 2

Une demi-heure plus tard, le *Marsouin*, toutes voiles hautes et pavillons au vent, sortait de la baie, contournait la *Sentinelles* et disparaissait dans les brumes irisées du golfe . . .

Gaspard Labarou, debout près de la lisse de l'arrière, tendant son poing fermé vers le fond de la baie, disait :

— J'ai perdu la partie, cette fois . . . Mais . . . *je reviendrai !*

Dès le lendemain, un double mariage était célébré par le missionnaire, avant son départ :

Celui du capitaine Arthur Labarou et de Suzanne Noël . . .

Les autres conjoints s'appelaient :

Louis Noël et Euphémie Labarou.

Et, à la fin de ce jour-là, quand les ombres de la nuit s'étendirent sur la *Côte du Labrador*, il y eut un endroit de ce littoral solitaire où le *Bonheur*, ce fuyard infatigable, dut faire une halte !

FIN

LA NAISSANCE DES ROSES BLANCHES

(Légende imitée des Évangiles apocryphes)

En ce temps-là, Archélaüs, fils d'Hérode, régnait en Judée.

Une brise légère, tout imprégnée de douces senteurs, fouette paresseusement les eaux de la mer galiléenne.

De blanches voiles s'inclinent, gracieuses, sur les flots.

Sous les étincelants rayons du soleil, le lac Génésareth se transforme en une éblouissante mosaïque : saphir, émeraude, turquoise, opale aux reflets lumineux et changeants. La vague murmure, clapote et s'épand à l'entour des grands roseaux. Les roseaux se courbent avec grâce. Serpent monstrueux, le Jourdain s'échappe en grondant du sein de cette mer calme. Il déroule ses anneaux dans le désert.

Là-bas se dresse, fantastique, l'Hermon au front neigeux.

Et sur les routes, c'est un va-et-vient perpétuel de caravanes, longues files de marchands qui vont échanger les parfums et essences d'Asie, l'orge et le blé des hauts plateaux et des plaines fertiles.

Des femmes voilées marchent silencieuses. Des juifs se détournent avec dégoût d'un misérable Samaritain.

Et, sur les bords du lac, ce sont des cris, des appels, des éclats de voix, des rires bruyants . . . Des touffes de lauriers-roses s'agitent, les rameaux de caroubiers s'écartent brusquement . . . Des enfants qui se poursuivent . . . Des papillons diaphanes, aux ailes diaprées d'or et d'argent se laissant emporter par la brise capricieuse. Et la troupe enfantine, joyeuse, a vite fait d'oublier ses jeux et ses querelles pour se livrer à de nouvelles courses folles. C'est à qui luttera de vitesse pour saisir les jolis insectes effarés .

Couvert de poussière, marchant avec peine, s'appuyant sur un long bâton de voyage, un homme, jeune encore, apparaît au détour du chemin.

Il tient par la bride un âne au pelage fauve. Assise sur cette modeste monture, une femme, revêtue de vêtements sombres, soutient dans ses bras un enfant endormi. Elle se penche et dit quelques mots. Les voyageurs quittent la route et se dirigent vers un bosquet d'orangers et de palmiers. Ils étendent leurs membres épuisés sur un tapis de fin gazon, à l'ombre des arbres odoriférants, et, bercés par le chant des oiseaux, ils s'endorment . . .

Soudain, un cri déchirant retentit.

Les rires ont cessé, là-bas, sur la grève. La foule s'est précipitée.

Une femme, une Samaritaine, les yeux égarés, les bras tendus se dresse en face de la mer. Elle sanglote, éperdue :

— Mon fils, mon fils !

Un pêcheur a plongé dans les flots. Ses recherches sont vaines.

Un marinier lui succède, et, plus heureux, il saisit un corps inanimé. Il dépose l'enfant aux pieds de la mère insensible.

D'un œil atone, elle contemple ce petit être sans mouvement, inerte, son fils . . .

Et sous les orangers, à l'ombre des arbres odoriférants, l'enfant endormi dans les bras de la femme aux vêtements sombres, s'est réveillé :

— Allons, dit-il à sa mère.

La femme interroge l'enfant. Et l'enfant sourit :

— Allons, fait-il doucement,

La femme s'est levée et ils vont vers le rivage. Ils écartent la foule émue de pitié. Et, à la vue de cette mère et de l'enfant, de l'enfant mort, la femme aux vêtements sombres a tout compris. Elle serre avec amour et effroi son fils sur sa poitrine.

A ce moment, l'infortunée Samaritaine sort de sa profonde torpeur, elle se jette au-devant de la femme et de l'enfant étroitement embrassés.

— Femme, n'approche pas, n'approche pas. La mer m'a ravi mon fils, mon unique enfant ! N'approche pas, elle pourrait tuer le tien !

Un docteur de la loi passait.

— Une Samaritaine ! murmure-t-il avec mépris.

Et il se voile la face.

L'enfant se dégage doucement des étreintes de la femme aux vêtements sombres. Il se penche sur le petit cadavre. Il souffle sur lui à trois reprises et, le saisissant par la main, il le rend plein de vie à sa mère.

Epouvantée, la foule recule.

Dans l'enivrement d'une joie sans égale, la mère du ressuscité tombe à genoux :

— O femme ! ô mère ! . . . qui es-tu donc ? . . . Bénie sois-tu ! Béni soit ton fils ! . . . Bienheureuses tes entrailles ! . . . Dis moi ton nom . . . que je te redise sans cesse pour louer Dieu !

Et la femme aux vêtements sombres fixa le ciel, et, joignant les mains :

— Je suis Marie.

— Marie ! Tu es vraiment l'Etoile de la mer, la Souveraine de la vie et de la mort . . . Je te dois mon fils . . . Tu ne m'as point méprisée. Comment te remercier ?

Et, arrachant une touffe de belles roses parfumées, la Samaritaine les offrit à Marie.

Des yeux humides de la Vierge, une larme tomba sur les corolles empourprées et les roses devinrent blanches ! . . .

MAXIME DU HOIRS.